4e Année. — N° 184. Dimanche, 11 Juillet 1875.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 75 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

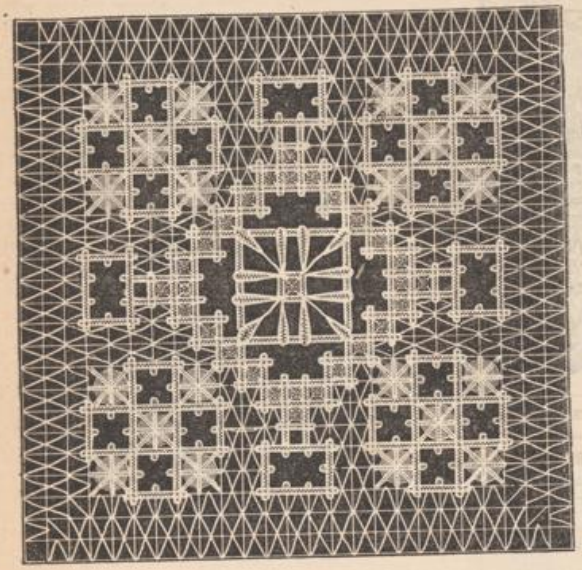
Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

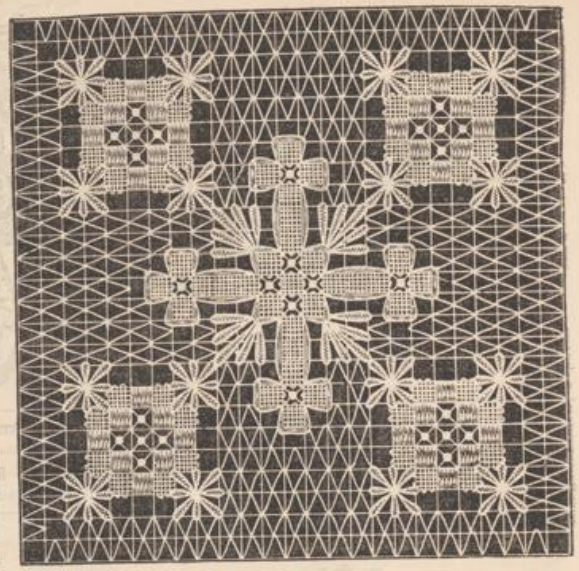
ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. COSTUME DE BAIN. 2. COSTUME DE BAIN. 3. COSTUME DE BAIN POUR BÉBÉ. 4. COSTUME DE BAIN.



5. CARRÉ EN FILET FLORENTIN.



6. CARRÉ EN FILET FLORENTIN.

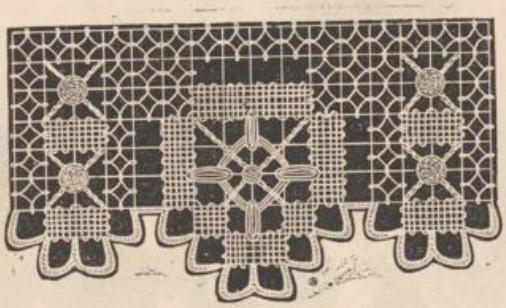
SOMMAIRE

GRAVURES : Trois costumes de bain pour dames. — Costume de bain pour bébé. — Deux carrés en filet florentin. — Dentelle en filet. — Deux carrés en guipure d'Irlande. — Dessus de lit en guipure d'Irlande. — Deux dentelles en lacet Renaissance. — Coiffure de dame (devant et derrière). — Toilette en faille et crêpe de Chine. — Toilette en faille marron et soie damassée. — Costume en batiste. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Costume de bain pour les grandes nageuses. — Sans jupe, le pantalon et le corsage ne font qu'un; l'ampleur est maintenue à la taille par une ceinture de cuir. Ce costume ne saurait se passer du manteau catalan; celui-ci est en petit drap gris façonné avec capuchon et garni d'un effilé à tête moussue en laine. Chapeau en sparterie à fond mou, bordé et garni de galons de laine rouge; souliers Amélia à cothurnes.

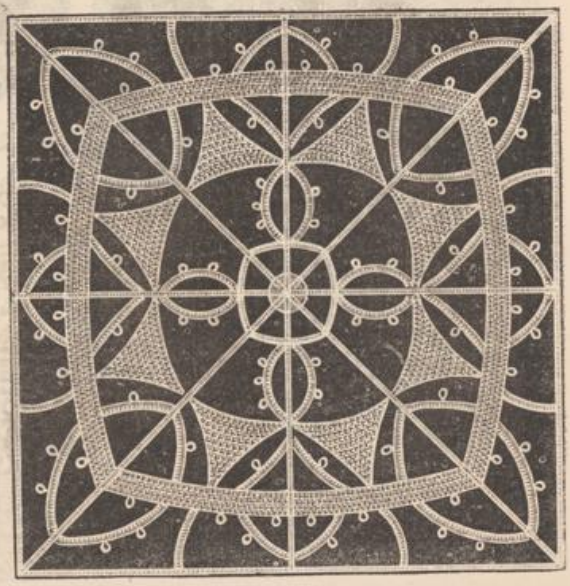


7. DENTELLE EN FILET POUR LE DESSUS DE LIT.

2. Costume de bain en serge bleue festonnée à dents de rose en laine bleue plus foncée ou noire. Ce costume convient, par sa forme et son ornement, à une personne d'un certain âge. Le pantalon descend à la cheville et est froncé et maintenu par une coulisse. La blouse est à plis crevés du haut en bas et assez longue; elle est festonnée dans le bas. Col rabattu; manches et ceinture festonnées; sur le pli de devant, gros boutons de laine bleu foncé ou en nacre grise. Chapeau en paille brillante à fond mou en cachemire blanc et orné de galons bleus.

3. Costume de bébé de trois à sept ans, en grosse laine blanche; petits pantalons larges et flottants, garnis de galons rouges avec ancres

8. CARRÉ EN GUIPURE D'IRLANDE.



9. CARRÉ EN GUIPURE D'IRLANDE.

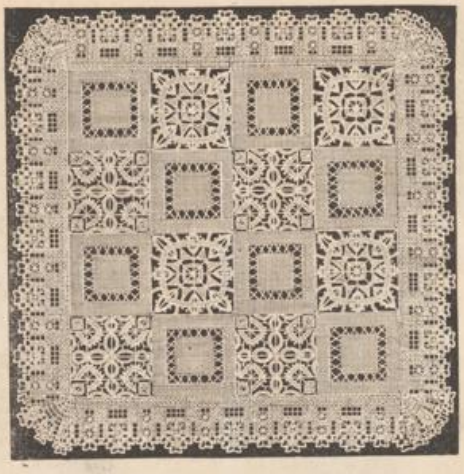
rouges aux genoux. Blouse flottante ornée d'ancres et de galons rouges; grosse ruche en galon de laine au cou et aux manches. Chapeau en sparterie garni de laine rouge. Ces charmants modèles nous ont été donnés par Mme Day-Fallette, 15, boulevard de la Madeleine.

4. Costume de bain en serge grise, composé d'un pantalon allant au-dessous des genoux, bordé de deux galons de laine bleue, l'un grand, l'autre petit; un autre, en galon bleu, est brodé au-dessous des genoux. Blouse plate, bordée de galon, avec ancres brodées formant brandebourgs par devant. Manches longues de 7 à 10 centimètres. Col rabattu, avec ancres aux coins. Chapeau en sparterie, orné de galons de laine bleue. Souliers Amélia à cothurnes. — Nous donnerons, dimanche prochain, les patrons de ces costumes de bain.

5-8. Deux carrés en filet florentin. — Modèle de Notre-Dame-de-Sion, 116, rue du Bac. — On trouve les carrés de filet tout disposés au prix de 30 centimes, filet de main en fil fil. Le carré n° 6 est recouvert des points de toile de relief, de reprises et de croix. Quant au carré n° 5, partout où notre dessin montre des grands vides, il faut couper les brins du fil, puis festonner les encadrements afin de leur maintenir la solidité, sans oublier surtout les petits brins d'attente restant des fils coupés.

7 à 10. Guipure d'Irlande. — Modèle du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra. — Les carrés 8 et 9 s'exécutent sans le secours de fil et ni d'étoffe.

On prend un carré de moleskine bien forte, puis on coud dessus une petite soutache formant cadre; on peut se servir de la grandeur exacte du cadre de notre dessin. On se sert de cette même soutache pour tracer les séparations; mais il est préférable de les obtenir en lançant des fils sur lesquels on revient en les festonnant. Tout l'ensemble du travail se fait au feston, sur fils lancés; les pyramides et les endroits sont également au feston, se prenant les uns dans les autres.



10. DESSUS DE LIT EN GUIPURE D'IRLANDE.

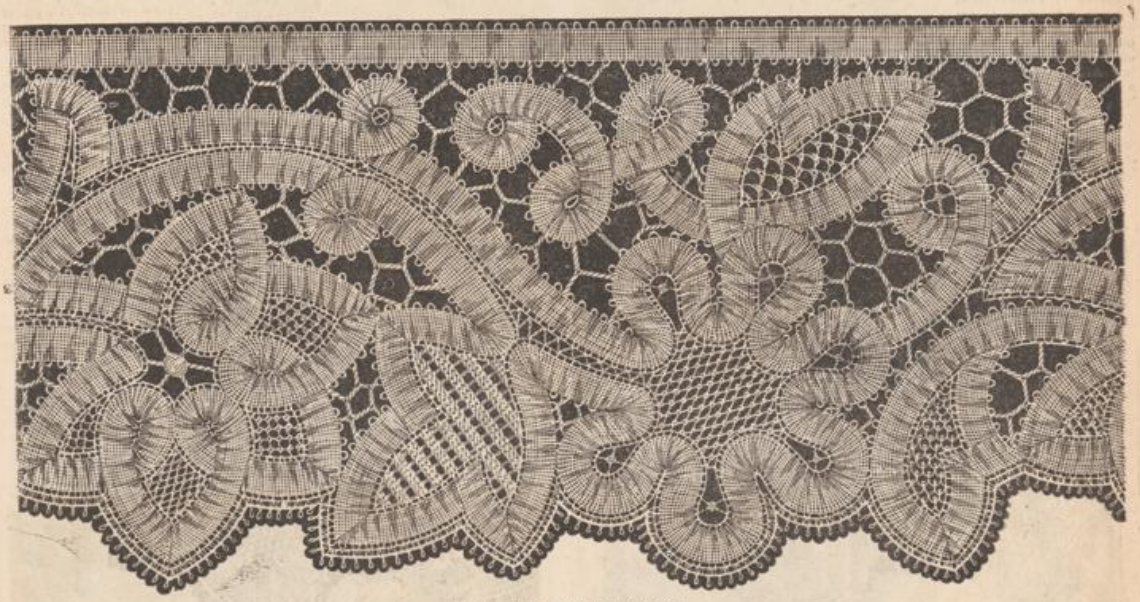
La conduite de cet ouvrage est laissée au libre arbitre de la travailleuse; il n'y a pas de marche absolue. Souvent, arrivé au milieu d'un feston, on lance les fils pour un autre trait.

Notre dessin 10 montre l'emploi que l'on peut faire de ces jolis carrés. Chaque carré en guipure d'Irlande est séparé par un carré en toile pleine, avec ourlets à jours à fils tirés. On se sert, pour encadrement et pour dentelle, de la garniture de filet qui porte le n° 7.

11. Dentelle en lacet Renaissance. — Modèle du Sphinx, communiqué par la maison Assimon. — Retracer le dessin sur moleskine, puis coudre son lacet sur cette étoffe. Remplir les intérieurs de jours variés et les vides de barrettes cordonnées formant gros réseaux de tulle.

12. Autre dentelle en lacet Renaissance. — Même procédé de travail que pour la précédente; mais en ayant soin d'employer un lacet de la grosseur indiquée par le dessin.

13-14. Coiffure de bal, vue de face et de dos, composée de bouclettes par devant, de coques superposées sur le sommet de la tête. On peut édifier une partie de la coiffure avec ses propres cheveux, adapter deux grandes mèches postiches, en les fixant sous les coques, avec lesquelles on forme les autres coques souples qui composent le catogan à trois étages qui retombe sur les épaules. Un diadème d'herbes vertes et de branches de corail orne le devant, et une large traîne d'herbes vertes retombe du côté gauche sur les cheveux. — Modèle de la maison Philippe, 15, rue Royale.



11. DENTELLE EN LACET RENAISSANCE.

15. Toilette en faille rayée mauve et blanc et en crêpe de Chine brodé ou en damassé de soie blanc crème. Le jupon est en faille rayée, avec trois volants plissés. La tunique forme un triple tablier; chaque partie de ce tablier est ornée d'un plissé remontant et d'un effilé de soie. Corsage à très-longues basques, fuyant un peu vers les hanches par devant la poitrine. Un effilé semblable à celui de la tunique orne l'encolure en cœur et garnit la basque. Manches demi-justes, ouvertes et arrondies à la couture extérieure, ornées de nœuds violets en dessous. — Modèle de Mmes Ducloz, 1, rue Laffitte.

16. Toilette en faille marron et étoffe de soie damassée écrue. — Le jupon est orné de deux volants lisérés, à un centimètre du bord, de soie damassée écrue et, au-dessus du volant, d'un bouillonné bordé de soie écrue. Volants et bouillonnés vont grandissant par derrière. Tunique en soie damassée écrue, bordée de marron et drapée sur le côté gauche, comme l'indique la gravure; il vaut, en effet, beaucoup mieux regarder attentivement une gravure aussi exacte que *lire* une description, quelque bien faite qu'elle soit d'ailleurs. Corsage-cuirasse à basques rondes lisérées de marron. Col revers en faille marron. Nœuds marron au cou et sur la poitrine. Manches unies terminées par un double revers écru et marron. Cette charmante toilette coûte 250 fr. Elle a été exécutée par Mmes Blanche Ducloz, 1, rue Laffitte.

12. DENTELLE EN LACET RENAISSANCE.

17. Costume en batiste écrue, orné de biais de toile marron. Le jupon est à deux volants plissés, surmontés d'un biais marron entouré de lisérés blancs. Tablier assez long orné d'un volant plissé d'un biais marron liséré de blanc; par derrière, deux pans de batiste encadrés de biais et terminés par un plissé retombant carrément, formant deux ou trois coques dans le haut sous la basque. Corsage formant filet et paletot Louis XV, au moyen d'un biais marron liséré

de blanc et d'un plissé écru. Chapeau de paille anglaise, orné de faille marron, d'une plume naturelle et d'une aile marron. Ombrelle assortie au costume. — Modèle des grands magasins du Louvre.

E. DOUGY.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette en faille bleu marine et étoffe de soie damassée écrue pâle ou blanc de crème. — Le jupon est orné de deux volants plissés surmontés d'une garniture en biais froncés quatre fois au milieu, de manière à former en tête en haut et en bas; volants et garnitures grandissant à partir des côtés pour former la traîne. Tunique en étoffe damassée écrue formant par devant et par derrière deux pans terminés en pointe, et qui drapent la tunique en croisant l'un sur l'autre. Tout autour de cette tunique un biais de faille bleu marine. Corsage en étoffe damassée à basque plate, doublée et liserée de bleu et coupée derrière et aux coutures du petit côté où l'étoffe est renversée pour montrer la doublure en soie, de façon à former deux revers bleus fixés par des nœuds; le devant est uni et orné de nœuds bleus en échelle; les manches forment à la couture extérieure des dents liserées s'attachant à la deuxième partie de la manche, et laissant échapper des crevés bleus; plissés bleus retombant sur la main.

Toilette en faille grise et foulard surah bleu à carreaux. — Sur le jupon un deux volants montés à gros tuyaux, allant en grandissant par derrière et fixés par un large biais de foulard surah, surmonté d'une tête à plis creux en faille grise. La tunique en foulard surah est très-plissée, partagée en deux sur le milieu du devant par une garniture froncée aux deux bords en faille grise qui descend jusqu'au bas du jupon, auquel elle attache à demeure la tunique. Cette même garniture, en faille grise, se retrouve autour du tablier, seulement elle forme un volant froncé en bas et une tête à plis creux en haut; le retroussis se compose d'un mélange de foulard et de faille très-élégamment combiné. Corsage cuirasse boutonnant derrière, mi-parti faille et surah. La gravure est assez nette et assez explicative pour que nous nous dispensions de détailler ce corsage, qui est d'un charmant effet. Manches en faille dessous en foulard légère-

13-14. COIFFURE DE BAL (DEVANT ET DOS.)

16. TOILETTE EN FAILLE ET CRÊPE DE CHINE.

17. TOILETTE EN FAILLE MARRON ET SOIE DAMASSÉE.

et orné de nœuds
chelle; les manches
a couture extérieu-
lisérées s'attachant
ème partie de la
laissant échapper
s bleus; plissées
nbant sur la main.
en faille grise et
rah bleu à car-
Sur le jupon un
nts montés à gros
ant en grandissant
re et fixés par un
de foulard surah,
d'une tête à plis
aille grise. La tu-
foulard surah est
, partagée en deux
l'eu du devant par
ture froncée aux
en faille grise qui
esqu'au bas du ju-
el elle attache à
la tunique. Cette
rniture, en faille
etrouve autour du
ulen ent elle forme
froncé en bas et
plis creux en haut;
s se com pose d'un
de foulard et de
élégamment com-
sage cuirasse bou-
derrière, mi-parti
surah. La gravure
nette et assez ex-
our que nous nous
s de détailler ce
qui est d'un char-
. Manches en faille
n foulard légère-

Mame et Polomer imp. Paris.

1875 N° 184

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Duboys 34 rue d'Aujou

Gants de la Parfumerie Niaou 31 p. des Quatre Septembre

ment bouillonné p
ture du coude. Re
droit en faille do
foulard à carreaux
couleur, et c'est u
giner. — Modèle
Saint-Honoré.

Courr

Comme je n'ai
signaler à mes le
nous allons nous c
quelques détails
laissent pas que
leur importance. D
bre est la coiff
être bien coiffée
trouver le moy
accommodée, —
saient nos grand
à la fois selon l
jour et à l'air de
ge. Il ne faut pa
disposer ses che
façon absolument
de la mode d
c'est-à-dire affe
relever très-haut
vrant la nuque,
plupart des femm
sent retomber
vice versa. L'œ
à certaines lig
tains contours,
toujours éviter
quer ou de l'
quelque chose
mais il ne faut p
accepter, comm
absolue, comme
pe, les modèles
que l'on voit
souriante des
cire qui décore
ture des coiffe
comme en tant
ses, il convient
consciencieusement
et de lui dema
seil sage. Jam
il ne fut lassé
grande en tou
cerne la mode
berté s'étend
coiffure. Géné
pendant, on p
veux assez ba
et l'échafauda
vait sur le hau
considérablem
du moins c'ét
un mois enco
de cette mod
la forme des
placés très-c
valent embol
totalité des
couronnes de
naient le dess
mineuses pa
ne pouvalent
les coques d
augmentaient
l'édifice d'un
cule. Mais v
vient aux ch
sant sur le fr
le chignon, l
probablemen
la coiffure,
avec les che
pour forme
avant.

" On m'a
vant se fair
à peu près
qui ne serai
seulement l
sont trop a
à tirer part
Il est certai
filles doive

ment bouillonné par dessus; un biais de faille suit la couture du coude. Revers de foulard avec biais de faille; col droit en faille doublé en foulard. Cette combinaison de foulard à carreaux et de faille unie peut se répéter en toute couleur, et c'est une des plus heureuses qui se puisse imaginer. — Modèle de la maison Duboys, 31, rue d'Anjou-Saint-Honoré.

COURRIER DE LA MODE

Comme je n'ai en ce moment rien de bien important à signaler à mes lectrices, et que la mode est stationnaire, nous allons nous occuper de quelques détails qui ne laissent pas que d'avoir leur importance. De ce nombre est la coiffure. Pour être bien coiffée, il faut trouver le moyen d'être *accommodée*, — comme disaient nos grand'mères, — à la fois selon le goût du jour et à l'air de son visage. Il ne faut pas, en effet, disposer ses cheveux d'une façon absolument différente de la mode du moment, c'est-à-dire affecter de les relever très-haut en découvrant la nuque, quand la plupart des femmes les laissent retomber très-bas, et *vice versa*. L'œil s'habitue à certaines lignes, à certains contours, et il faut toujours éviter de le choquer ou de l'étonner par quelque chose d'étrange; mais il ne faut pas non plus accepter, comme une loi absolue, comme un *principe*, les modèles de coiffure que l'on voit sur la tête souriante des dames en cire qui décorent la devanture des coiffeurs. En cela, comme en tant d'autres choses, il convient de consulter consciencieusement son miroir et de lui demander un conseil sage. Jamais, du reste, il ne fut laissé liberté plus grande en tout ce qui concerne la mode, et cette liberté s'étend jusqu'à la coiffure. Généralement, cependant, on porte les cheveux assez bas sur le cou, et l'échafaudage qui s'élevait sur le haut de la tête a considérablement diminué, du moins c'était ainsi il y a un mois encore. La raison de cette modification était la forme des chapeaux qui, placés très en arrière, devaient emboîter presque la totalité des cheveux. Les couronnes de fleurs qui ornaient le dessous, très-volumineuses par elles-mêmes, ne pouvaient reposer sur les coques des nattes qui augmentaient l'élévation de l'édifice d'une manière ridicule. Mais voilà qu'on revient aux chapeaux s'abaissant sur le front et très-relevés derrière, laissant à découvert le chignon, les boucles, les nattes qui le composent. Il va très-probablement s'ensuivre une nouvelle transformation dans la coiffure, et j'ai vu déjà bon nombre de femmes en voiture avec les cheveux tirés à la nuque et massés assez haut pour former un appui à ce petit chapeau posé très en avant.

On m'a demandé d'indiquer un coiffure simple, pouvant se faire sans beaucoup de faux cheveux; mais il m'est à peu près impossible de donner par écrit des explications qui ne seraient sûrement pas comprises. Je préfère indiquer seulement les tendances de la mode à ce sujet; mes lectrices sont trop adroites et trop intelligentes pour ne pas trouver à tirer parti de ce que la nature leur a donné en partage. Il est certaines règles qu'il faut observer. Ainsi, les jeunes filles doivent éviter toute coiffure trop excentrique, et je voudrais que, — à moins de *pénurie* complète, — elles s'habituassent à se passer absolument de cheveux postiches. Je ne parle pas des crêpés qui sont absolument indispensables aujourd'hui, si on ne veut casser et abîmer ses cheveux en les crêpant à outrance. On ne peut guère se dispenser non plus de faire légèrement onduler les mèches des bandeaux; mais cette mode ne me paraît pas devoir concerner les jeunes filles de quinze à dix-huit ans. Je ne parle pas, bien entendu, des fillettes, cela va de soi. Un jeune front bien blanc, bien pur, gagne toujours à se montrer. Les bandeaux plats et lisses ne vont, j'en conviens, qu'à un très-petit nombre de figures d'une régularité parfaite; mais en revanche, les mèches folles par trop ébouriffées donnent à la physionomie quelque chose de hardi et de provoquant, ce qui est pis encore. Sachons donc trouver un terme moyen; rien n'est plus facile, surtout quand on veut se donner la peine d'étudier ce qui convient le mieux à sa figure, à son âge, à sa position sociale. En effet, toutes les femmes ne peuvent se coiffer de la même façon. Celles qui s'habillent très-élégamment, qui vont le plus or linairement en voiture, peuvent se permettre certaines excentricités qui seraient du plus médiocre effet adoptées par une femme qui va à pied et dont la mise est habituellement très-simple, très-modeste.

Je n'ai pas besoin, je crois d'entrer dans de plus amples explications; je crois avoir été suffisamment comprise. Il en est de même des chaussures. En voiture, le soulier découvert ou demi-découvert, la bottine de soie ou la bottine à barrettes découpées laissant voir un bas de couleur en fil d'Écosse ou en soie sont très-élégants, très-bien portés par ce motif que c'est à peine s'ils se montrent un instant quand on met le pied sur le marchepied de la voiture; dans la rue, au contraire, on est contrainte de relever un peu sa robe pour ne pas marcher dessus. Il faut traverser une rue arrosée, sauter un ruisseau; pour exécuter tous ces mouvements, il faut nécessairement montrer son pied, et l'affectation d'élégance dans la chaussure devient un ridicule. Ce que je dis là ne s'applique pas aux villes d'eau, à la campagne, où le soulier un peu montant, en chevreau noir ou doré, en toile écrue, etc., etc., est parfaitement bien porté, surtout avec des bas de fil d'Écosse ou de soie unis ou rayés de la nuance de la robe.

Un autre accessoire de toilette que l'été transforme en objet de première nécessité, c'est l'éventail. La saison est, — il est vrai, — maussade au-delà du possible; néanmoins les soirées sont parfois bien lourdes, bien chaudes, et pour peu qu'on soit réuni quelques personnes, l'éventail est indispensable. Je signalerai donc à mes lectrices quelques nouveautés en ce genre de la maison Leconte, parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, et qui sont dignes de fixer leur attention. D'abord, pour la campagne, l'éventail *parasol*, qui a la forme courbe d'une ombrelle et qui peut en tenir lieu; il coûte 1 f. 95 et 10 fr. 75 la demi-douzaine. Dans le même genre, l'*éventail mandarin* formant écran, qui se plie sur un bâton et se glisse dans la poche, moins cher encore, 95 cent. et 10 fr. la douzaine. On peut, moyennant cette somme minime, faire une distribution d'éventails à ses invités, et il n'est pas une châtelaine qui n'accueille cette idée avec empressement. L'*éventail bouquet* est une très-gracieuse invention pour les petites soirées, les représentations, les concerts au casino. Il se déploie en sortant d'une touffe de fleurs artificielles très-fines, roses ou violettes, et porte, peint sur la soie blanche qui le couvre un bouquet de ces mêmes fleurs; il coûte 5 fr. 50; c'est un charmant petit cadeau de jeune fille à une amie pour le jour de sa fête.

L'éventail-ombrelle est encore plus fantaisiste. Il est contenu dans une petite ombrelle en satin bleu, rouge ou noir, qui reste suspendue à la ceinture quand on déploie l'éventail pour s'en servir. Son prix est de 15 fr.

Comme *éventail* sérieux devant accompagner une toilette élégante, je signalerai l'éventail double face en soie noire d'un côté, grise et écrue ou rose de l'autre, avec bouquets ou sujets peints. Il est monté en poirier imitant le chagrin, et coûte 19 et 29 fr. Le même genre se fait aussi en batiste; le prix est moins élevé : 9 fr. 50 et 12 fr. L'éventail à monture dorée et argentée est également très-habillé; avec feuille de soie noire ornée de fleurs peintes ou de sujets, il vaut 35 fr., 45 fr., 60 fr., etc.

17. COSTUME EN BATISTE ÉCRUE.

Enfin, comme éventail de jeune fille et de jeune femme, je ne sais rien de moins coûteux et de plus gracieux que l'éventail en linon blanc, à monture blanche, avec bouquet sur la feuille, et dont le prix est de... 3 fr. 50.

De l'éventail, passons à un objet mieux qu'utile, absolument indispensable, le corset. On s'ingénie chaque jour à rendre cet ancien instrument de torture de plus en plus supportable. Voici maintenant qu'un habile industriel, bien connu de plusieurs de nos lectrices qui portent sa jupe articulée, a trouvé un busc *articulé* ne blessant jamais, se prêtant à tous les mouvements du corps, tout en conservant la rigidité nécessaire pour remplir son office. Si ce busc est adapté à un corset bien fait, bien coupé, bien compris, on ressentira un soulagement et un bien-être immédiat, et la taille sera d'autant plus gracieuse qu'elle se sentira plus à

l'aise, tout en étant maintenue. Il faut s'adresser directement à M. Guelle, 39, boulevard Saint-Martin, pour avoir un de ses corsets avec busc articulé. Les prix sont très-modérés.

MARIE DE SAVERNY.

LES ARTS PRATIQUES

DANS LA FAMILLE

Le nombre des femmes qui ont exposé cette année leurs œuvres au palais de l'Industrie est véritablement considérable. Parmi elles se trouvent des peintres d'un mérite réel, et le tribut d'admiration que leur a payé le public les a récompensées des efforts tentés pour atteindre au talent, au succès.

Rien, en effet, ne doit, ce me semble, mieux satisfaire l'amour-propre féminin que cet éloge impartial donné en passant par le visiteur du Salon, aux tableaux qui attirent et fixent son regard. Sans que sa modestie ait à rougir, puisqu'elle est perdue dans la foule, l'artiste recueille les impressions diverses d'un public tantôt naïf, — mais dont les appréciations ne sont pas à dédaigner, — tantôt éclairé, qui sait rendre justice au vrai mérite.

Il n'est pas jusqu'aux critiques qui ne soient un encouragement; car, signaler un défaut, c'est mettre en lumière ce qui est bien, ce qui est irréprochable; entendre blâmer ou discuter son œuvre est encore une preuve qu'on a en soi la puissance de création nécessaire pour produire. Quelle joie, quelle consolation, quelle ressource même pour l'avenir! Qui donc, en effet, en nos temps troublés, à notre époque de bouleversements continuels, peut se promettre de conserver sa fortune? N'est-il pas d'une sage prévoyance de penser qu'à défaut de dot, on peut toujours donner à ses filles un talent à l'aide duquel elles peuvent attendre sans effroi les éventualités de la vie?

Mais, comme il est évident que toutes les femmes ne sont pas douées de façon à devenir de grandes artistes, même avec un travail opiniâtre et une direction habile, je n'ai pas l'intention de prétendre — et c'est là où je veux en venir — que toutes les jeunes filles doivent aspirer à être des Rosa Bonheur ou des Henriette Brown : ce serait vouloir l'impossible. Je veux, au contraire, fixer l'attention des mères sur ce que je nommerai : l'art pratique abordable à toutes et dont les nombreuses ramifications offrent aux diverses aptitudes des ressources infinies. De ce nombre sont : la peinture sur porcelaine, sur ivoire, sur éventail, la gravure sur bois, etc., qui ont leurs débouchés dans le commerce et dans l'industrie, et qui, par conséquent, ont, ainsi que je l'ai dit, leur côté essentiellement pratique.

D'ailleurs, en cherchant à acquérir ce talent modeste, il peut se faire qu'une organisation véritablement remarquable trouve sa voie; dans ce cadre restreint, l'artiste peut se révéler en abordant la miniature, la peinture sur émail, que n'ont pas dédaignée nos plus grands maîtres, et qui a fait la gloire des Mirbel et des Herbelin. Ce n'est donc pas couper les ailes au génie que de prendre l'art par le petit côté; c'est simplement faire preuve de sagesse, de raison, de prévoyance, que de choisir pour objectif un but qu'on est sûr d'atteindre et qu'on peut espérer dépasser. Je me place, en ce moment, à un point de vue absolument terre à terre et ne me préoccupe que d'une seule question : chercher pour la femme née dans un certain milieu social une ressource, en cas d'infortune, qui lui assure, avec l'indépendance, le pain de chaque jour. Or, ces ressources sont si limitées, si mesquines, que c'est à bon droit qu'on doit se préoccuper de les étendre, en ouvrant à l'esprit des horizons nouveaux, en mettant en lumière certaines idées destinées à faire leur chemin par leur côté sérieux et véritablement utile.

Le malheur est que personne ne veut accepter et prévoir l'éventualité du malheur, de la ruine, et cependant n'avons-nous pas sans cesse sous les yeux le tableau navrant de ces chutes terribles, de ces décadences effroyables dont rien n'arrête la marche, qui ont pour étapes la misère, le désespoir, et parfois pour dénoûment final le suicide.

De quelle utilité, en effet, peuvent être dans ces tristes occurrences ces demi-talents que donne généralement aux jeunes filles l'éducation superficielle en vogue de nos jours? Qu'il y a loin de l'exécution brillante d'un morceau de piano *cabéché* pendant des heures, au grand ennui de ceux qui subissent les études journalières, à la science musicale nécessaires même pour apprendre les premiers éléments de musique à un petit enfant! Qu'il y a loin de ces petits succès obtenus parmi des parents disposés à une bienveillance exagérée pour quelque composition de style, au savoir indispensable pour professer avec utilité et pour communiquer à d'autres ce qu'il faut d'abord posséder parfaitement soi-même.

D'ailleurs, la musique et l'enseignement exigent des aptitudes particulières absolument indispensables pour réussir. Toutes les jeunes filles n'ont pas une voix brillante, étendue, sympathique, et, seraient-elles très-favorisées en ce sens, il y a là un danger que je n'ai pas besoin de signaler aux mères soucieuses du vrai bonheur de leur fille. Tout ce qui met forcément la femme en évidence et la fait sortir du cadre modeste où elle doit se mouvoir, présente un péril. — Je n'insiste pas.

Le piano a moins d'inconvénients; on peut toujours parvenir par l'étude à acquérir le talent nécessaire pour professer; mais que d'obstacles pour se faire connaître! Quels déboires et quels ennuis à essuyer, quand on peut avoir des élèves. Quelle perspective pour un enfant gâté et habitué à toutes les aisances de la vie!

J'ai connu une charmante jeune fille, héritière de l'un des plus grands noms historiques de France, dont le père, ruiné par une faillite, était mort de chagrin. Elle faisait vivre sa mère du produit des leçons de piano qu'elle avait réussi à se procurer. Je la vois encore partant à huit heures du matin sous la pluie battante ou par un froid rigoureux, couverte d'un waterproof qui cachait une robe démodée et défraîchie, chaussée de caoutchoucs sur de pauvres bottines aux semelles raccommodées; sa toilette étant à peu près la même, été comme hiver. Et cette enfant de dix-huit ans était jolie, bien élevée, habituée à toutes les douces choses qui rendent si charmantes les premières années de la vie. Pour elle, si bien faite pour le monde où les plus brillants succès l'attendaient, car, en dehors de son nom, de sa beauté et de la fortune, qui devait être son partage, son talent vraiment merveilleux eût suffi pour en faire une personnalité remarquable, plus de bien-être, plus d'élégantes toilettes, plus de fêtes, plus de joies, plus rien que la misère, une vie dure, fatigante, remplie de petits déboires, d'humiliations. Ces deux pauvres femmes occupaient un misérable appartement composé de deux pièces sordidement meublées; et il me souvient toujours de l'impression que me fit cet intérieur malheureux, à moi, qui avais vu la splendeur passée. La Providence, il est vrai, fut miséricordieuse, et mit sur le chemin de cette enfant si courageuse un homme d'un cœur élevé, qui sut placer tout son bonheur à faire cesser cette grande infortune en donnant son nom à la jeune fille. C'est aujourd'hui une fort grande dame, très-fêtée, très-heureuse; mais le souvenir pénible de ces cruelles années est encore vivant en elle.

Dernièrement, me montrant sa fille, enfant de cinq ans : « Savez-vous, me disait-elle, à quoi tendent tous mes efforts? A préparer ma petite Claire pour le malheur. Je ne veux pas qu'elle souffre ce que j'ai souffert et prétends la mettre en état de gagner sa vie, si cela était nécessaire. Les mêmes désastres l'attendent peut-être, et elle ne peut compter sur le même bonheur qui m'est échu en partage. Mais surtout, oh! surtout, je ne veux pas qu'elle courre le cachet; je veux lui trouver un métier qu'elle puisse faire *chez elle*. Notre misère m'eût semblé bien plus facile à supporter, si je n'avais été forcée de la montrer à tous ceux qui m'avaient connue jadis, si je n'avais, aux privations de toutes sortes, joint les humiliations et les déboires que me faisaient subir chaque jour le triste métier auquel j'étais réduite. De grâce, donnez-moi un conseil, » ajouta-t-elle.

Si mes lectrices trouvent quelque intérêt à lire la suite de ces simples réflexions sur une question intéressante en elle-même, je leur dirai dans un prochain article quelle fut ma réponse à cette mère prévoyante, et comment j'entends l'étude de ce que j'appelle les arts pratiques.

MARIE DE SAVERNY.

LA VOIX DU CŒUR

IX

Le froid recueillement de la princesse surprit Thérèse, mais, instinctivement, elle comprit qu'il devait être question de sa chère Sagesse.

Dès que la princesse se vit seule avec le docteur Dumont, elle se hâta de lui révéler enfin ce secret, qui semblait l'étouffer.

— Depuis trop longtemps, lui dit-elle en cachant dans ses mains son visage baigné de larmes, j'essaye en vain d'endormir mes remords : aujourd'hui je n'y puis plus tenir. Il faut que je vous parle; il faut que je dégonfle mon cœur, et vous m'accorderez votre pitié.

J'avais seize ans, lorsque je rencontrai, dans une soirée, un jeune étranger dont l'élégance, la distinction me frappèrent. Je demandai son nom .. C'était un Français.

C'est une sœur de mon père qui m'a élevée; j'ai perdu ma mère en naissant, et ma tante, croyant remplacer pour moi la tendresse de ma mère, m'a déplorablement adulée! Son immense fortune lui permettant de satisfaire à tous mes caprices, je ne savais point qu'il pût y avoir des bornes à leur opposer. Hélas! hélas!

Je revis ce jeune homme dans un bal, à l'ambassade de France; il fut présenté à ma tante et je dansai avec lui.

Quelques jours après cette deuxième rencontre, il vint faire une visite à ma tante, puis il vint tous les soirs que nous n'allions point dans le monde; et enfin, à sa prière, je trouvai des prétextes pour l'attendre et ne point sortir..... Je l'aimais.

A cette époque, le prince *** demanda ma main. Sa position sociale flattait trop ma famille pour qu'elle n'acquiesçât pas à sa demande. Moi, j'y répondis par un refus formel, sans vouloir donner une raison plausible à ce refus.

Je revis M. de Sarremont.

— Frédéric de Sarremont? interrompit le docteur.

— Vous l'avez connu?

— Il était mon ami. C'est moi qui lui ai fermé les yeux, reprit le docteur Dumont. Le désespoir a vite usé sa riche constitution. Pauvre Frédéric!.... Continuez, madame, vous avez toute mon attention.

— Traitée en idole par les miens, par tous les amis qui m'entouraient, je fus surprise par la froideur hautaine de Frédéric de Sarremont. Il parlait peu, mais lorsqu'il daignait se mêler à la conversation, il l'éclairait soudainement, et parfois de sa causerie jaillissait comme le bouquet final d'un feu d'artifice. Je fus charmée, et je le laissai voir... Lui aussi m'aima..., il demanda ma main.

Ma tante n'opposa qu'une faible résistance, et enfin elle céda. Quant à mon père, après un refus aussi formel que le mien d'épouser le prince ***, pour ne point me désoler, il promit son consentement, si M. de Sarremont se faisait naturaliser Russe.

Il partit pour la France, d'où il revint sombre et désolé, mais décidé à l'abandon de son cher pays... Oh! il m'aimait!...

Je l'épousai... Je l'aimais, et je quittai sans regret ma famille et le luxe pour aller vivre avec mon mari en Pologne, dans une bourgade, centre d'où il dirigeait les travaux d'un chemin de fer. La transition fut trop brutale, elle me fit passer d'une vie de luxe, de plaisirs étourdissants, à une vie presque claustrale. Mon instruction, trop superficielle pour trouver de l'intérêt dans la conversation de mon mari, me fit la proie de l'ennui; un mauvais conseiller, l'ennui!

Tant que dura la belle saison, je pus accompagner à cheval M. de Sarremont dans les courses qu'il faisait; mais, l'automne venu, il craignit pour ma santé, et je dus rester à la maison... Ma tante vint me voir, et nous allâmes la reconduire à Saint-Pétersbourg. Nous y passâmes l'hiver. J'allais être mère...

Le sérieux du caractère de mon mari se changea peu à peu en tristesse, et la naissance d'une petite fille ne dissipa point le sombre nuage qui obscurcissait notre ciel... Ma tante, qui m'adorait, au lieu de faire servir son expérience à m'aider de ses conseils, ma tante s'appliqua à incriminer les incompatibilités du caractère de M. de Sarremont avec ma déraison...

La princesse se tut.

Les chevaux allaient grand train, et cependant elle cria au cocher, craignant d'arriver trop tard :

— Brûlez la route!..

Les chevaux, excités, dévorèrent l'espace. La princesse reprit ses confidences.

— On m'ordonna les eaux d'Ems. C'est là qu'a sombré mon bonheur. Ma tante nous y suivit. J'allaitais ma fille. M. de Sarremont refusa de me laisser assister aux fêtes qu'on y donna à la cour, dans la crainte que la fatigue n'altérât ma santé. Ce ne fut point un motif suffisant pour faire taire mes supplications, et, encouragée par ma tante dans mon obstination, j'allai à ce bal! Fatale obstination!...

Des larmes brûlantes jaillirent des yeux de la princesse. Les sanglots étouffaient sa voix.

Le docteur laissait son cours à ce désespoir.

— En rentrant au matin de cette fête, reprit la princesse, bien que j'eusse au front la rougeur de ma désobéissance à la volonté de mon mari, j'accourus, dans ma toilette de fête, près du berceau de mon pauvre enfant.

Le berceau n'était plus dans ma chambre...

Je sonnai... Ma femme de chambre ne répondit pas à mon appel... L'inquiétude me prit, et je parcourus égarée les salons, le boudoir, pour m'arrêter devant la chambre de mon mari.

Je frappai, n'osant entrer brusquement.

C'était ma désobéissance qui mettait cette barrière entre deux êtres qui, unis sur la terre, ne doivent y être séparés que par la mort!... Oh! pardon, pardon, mon Dieu!

Enfin, je tournai le bouton, la porte céda, et j'entrai!...

Aux premiers rayons du soleil, je vis que la chambre était vide!... Sans un cri, sans une faiblesse, je cherchai, et sur la table nue, la veille encore encombrée de plans, de cartes, de papiers, je vis un large pli .. J'allais le prendre, la peur retint ma main...

Enfin je m'armai de résolution, je brisai le cachet.

L'enveloppe contenait un portrait d'enfant, une boucle de cheveux blonds, et ces mots :

« Adieu, Olga. A votre fille, à votre époux, vous préférez le monde et ses plaisirs, vivez pour eux; les deux abandonnés de votre cœur se retirent, vous ne les verrez plus; je vous quitte sans vous maudire. La malédiction tue... Mon père m'a maudit, et je mourrai bientôt... Alors vous serez libre... Si vous pouvez, soyez heureuse!... »

On arrivait au hameau des Haies. Le docteur dit au cocher d'arrêter ses chevaux à l'entrée du chemin, à gauche.

Le docteur descendit de voiture en invitant la princesse à l'attendre un instant pour qu'il s'assurât si la malade vivait encore.

— Je vous suis, docteur; rien ne peut m'émouvoir, rien...

Sur un misérable lit gisait la villageoise que la princesse avait vue déjà une fois. Le visage de cette femme, horriblement tuméfié par la variole, était effroyable, et ses yeux, clos par l'enflure des paupières, l'empêchèrent de reconnaître celle qui venait à son appel. Un coffre de bois à peine dégrossi, une table boiteuse, quelques escabeaux formaient le mobilier de cette masure, où tout respirait la misère.

— La princesse est ici, dit le docteur à la moribonde; m'entendez-vous?

A travers ses lèvres démesurément gonflées, un son rauque exprima :

— Oui.. ; qu'elle s'approche... Je suis trop près de mourir pour tromper... Sa fille vit... Elle s'appelait Olga, ma sœur l'appelait...

La moribonde, strangulée par l'enflure de sa gorge, ne put continuer; elle râlait, semblait-il, son dernier souffle.

Haletante, les yeux fixés sur la pauvre femme, la princesse ne défaillit pas sous l'anxiété lancinante qui l'étreignait.

Le docteur fit aspirer à la moribonde quelques gouttes d'une liqueur, il en humecta ses lèvres, et, reprenant un peu de force, elle murmura :

— Mariette! elle porte au bras droit une marque : *Dix-sept juillet*.

La princesse, sans proférer une plainte, tomba comme foudroyée sur le sol fangeux de cette pauvre demeure qui avait abrité sa fille...

Le docteur la releva et l'emporta dans une atmosphère plus pure. Elle ne tarda pas à reprendre ses sens. Le bruit encore lointain d'une voiture se faisait entendre alors que la princesse revenait près de la moribonde.

— Par grâce, lui demanda-t-elle en suppliant, dites-moi tout ce qui tient à ma fille; oh! ayez pitié, Dieu vous le rendra!

La moribonde restait inerte; on ne s'apercevait qu'elle existait encore que par un souffle oppressé qui se manifestait comme une plainte entrecoupée.

La voiture s'approchait; elle s'arrêta brusquement.

La princesse, à ce bruit, sentit redoubler ses angoisses.

— Docteur, s'écria-t-elle, empêchez que Thérèse n'entre ici respirer cet air morbide.

La moribonde agita sa main, saisit au hasard le bras de la princesse, et, l'attirant à elle dans une inextricable étreinte, elle la contraignit à se pencher sur sa couche.

Croyant saisir des mots dans les mouvements convulsifs de cette femme, elle resta, sous son souffle, indifférente au danger et attentive seulement aux révélations qu'elle pourrait saisir, indices ou certitudes.

Dieu, juste et bon, devait accepter en expiation les souffrances de l'altière princesse, puisqu'elle entendit :

— Mariette fut confiée, par son père mourant, à ma sœur, prononça lentement la mourante. Dans le coffre, là..., tout y est... et l'argent aussi... et l'acte de naissance..., celui de Joséphine, la fille de Jacques Gervais, le forçat...

Mais la princesse n'écoutait plus : elle se précipita sur le coffre que lui désignait la mourante, l'ouvrit avec une véhémence d'insensée, et sortit tout ce qu'il contenait. Au fond, elle trouva un objet volumineux enveloppé dans une gaîne de cuir.

— Est-ce là ce que vous me promettez? demanda-t-elle.

Pas de réponse.

— Parlez! reprit-elle suppliante.

L'entendement survivait à la parole chez la mourante, car ses mains seules répondirent, puis, s'agitant dans le vide, elles retombèrent inertes sur la couche d'où s'exhala dans un dernier soupir la vie de cette femme.

Le docteur voulut contraindre la princesse à quitter cette demeure où la mort régnait. Mais elle opposa à cette sage contrainte une inébranlable volonté; elle voulait voir la pauvre enfant dont lui avait parlé le docteur et que ravageait la variole. Une angoisse terrible venait de traverser son esprit : si cette moribonde était sa propre fille!...

Elle entra résolûment dans la chambre, ou pour mieux dire dans le bouge sombre adjacent à la pièce où elle se trouvait; là se mourait une jeune fille : cette jeune fille était l'idiote dont la vue avait si vivement frappé Mariette en allant à Saint-Hubert.

Près d'elle veillait sœur Sainte-Marie-des-Anges.

— Olga! lui dit anxieusement la princesse.

Le nom frappa peut-être l'oreille de la pauvre fille, mais, assurément, il n'éveilla rien de vivant dans son cerveau.

La princesse prit la main de l'idiote. Cette main avait des doigts recroquevillés en griffes. Le toucher attira, non l'attention, mais la réciprocité; la main saisit, et les yeux, grands ouverts, suivirent la contraction saisissante de la main; le regard s'y porta béant...

— Mama!..... mâchonna la bouche, plutôt qu'elle ne parla.

Insouciante pour elle-même, la princesse, chez qui s'était réveillé l'instinct maternel, poursuivait son investigation.

— Sortez, madame, je vous en supplie, lui dit le docteur Dumont. Vous n'avez pas raison de vous exposer ainsi que vous le faites. Il faut vous conserver pour celle qui vous sera rendue.

— Oh! monsieur, lui dit la princesse, en tendant vers lui ses mains jointes, je voudrais savoir si cette pauvre idiote, qui porte mon nom, celui de ma fille, est celle que j'ai abandonnée...

— Et comment s'en assurer? la femme est morte, celle-ci n'entend ni ne comprend...

— Son bras droit doit porter la marque indélébile qui me rendra ma fille : DIX-SEPT JUILLET!

La sœur Sainte-Marie-des-Anges dégagea des haillons qui les couvraient les deux bras de l'idiote.

Anxieuse, avide, la princesse interrogeait ces pauvres bras gonflés par l'horrible éruption, mais décharnés par la misère.

Ils ne portaient aucune trace de tatouage.

Dans son élan d'infinie gratitude, la princesse jura de prendre soin de l'idiote, qui restait deux fois orpheline.

Thérèse, malgré l'instante prière de son compagnon de voyage, vint arracher la princesse au dangereux contact des victimes de l'épidémie. Chargée du coffret révélateur, elle se laissa conduire à sa voiture. Les deux docteurs consentirent à l'accompagner à Nancy, et tous les quatre prirent place dans le landau, laissant la charité active, efficace, personnifiée en Sainte-Marie-des-Anges, veiller sur l'idiote, devenue orpheline.

— Votre ami, dit la princesse au docteur Dumont, m'excusera de disposer de lui, ainsi que je le fais.

— C'est pour vous seule, madame, que je viens à Nancy, répliqua Claude de Dronthelm.

— Pour moi!

— Oui, madame; j'espère être à même de vous faire rejoindre votre jeune et intéressante protégée.

— Oh! par pitié, monsieur, parlez!... et quoi qu'il faille faire, où qu'il faille aller, j'aurai forces et courage...

— Partons ce soir même, dit Thérèse, et que Dieu nous rende la chère Sagesse!

— Que Dieu exauce votre prière, *ma sœur!* interrompit la princesse qui éclata en sanglots, comme si cette interpellation rompait quelque chose dans son for intérieur.

Thérèse stupéfiée, croyant à une démence spontanée, n'osait répondre à cette tendre interpellation, laquelle cependant ébranlait son cœur.

X

Nous avons laissé Mariette et Jacques Gervais descendant le boulevard de Strasbourg sans savoir où aller. La faim se faisait sentir, Mariette entra dans une boulangerie.

L'odeur du pain chaud qu'elle tendit à son père était inutile pour le mettre en appétit, car il dévora plutôt qu'il ne mangea. Pendant que Gervais apaisait sa faim, Mariette dit à la boulangère :

— Nous sommes étrangers, et bien embarrassés pour nous loger.

— Ici près, répondit la boulangère, se trouvent des hôtels où logent les émigrants qui vont en Amérique; les prix y sont médiocres... Mais, j'y pense, vous êtes peut-être aussi des émigrants? ajouta la boulangère.

— Oui, répondit Mariette.

Cette vague réponse la tirait d'embarras pour le moment elle et son père.

Une jolie petite fille de quatre à cinq ans entra toute joyeuse, toute sautillante, dans la boutique, en traînant un bébé aussi grand qu'elle.

Elle s'arrêta curieuse devant Mariette, à qui elle offrit sa belle poupée.

— Tiens, prends-la! lui dit-elle, je te la prête.

Mariette se baissa pour caresser la jolie blondine qui lui faisait si cordialement part de son trésor. L'attractive sympathie qui se dégageait de Mariette, comme un parfum se dégage d'une fleur, agit sur la petite fille, qui, lui passant ses bras autour du cou, l'embrassa et lui fit mille gentillesses.

Gervais cependant avait fini son pain, et, sans mot dire, il regardait, il écoutait.

— Ah! vous êtes des émigrants, reprit la boulangère. C'est bien douloureux, n'est-ce pas, de quitter son pays?

— Oh! oui, madame, soupira Mariette.

— Et ses amis, ajouta la boulangère.

— Hélas! soupira encore la pauvre Sagesse.

— Et ça vous coûtera si cher pour aller en Amérique, dit encore la boulangère. A Paris, vous trouveriez bien à gagner votre vie.

La petite fille, toujours caressant Mariette, lui dit avec cette logique qui s'appartient qu'à cet âge où tout est roses et azur :

— Reste avec moi, nous ferons la dînette et tu me mèneras promener, veux-tu?

Dieu, souverainement bon, fait souvent, pour le plus humble, resplendir son incommensurable puissance. L'inconsciente intervention de l'enfant ouvrit pour Mariette tout un horizon nouveau, et lui montra comme un port de salut.

— La petite a raison, dit la boulangère; si votre père peut traîner la voiture au pain, il nous faut un homme de peine... Autant lui qu'un autre.

— Oh! oui, n'est-ce pas, mon père, que vous pourrez traîner la voiture à bras? dit Mariette à Gervais.

— Vous, mademoiselle, vous savez écrire, vous savez compter, reprit la boulangère; vous pourriez tenir le comptoir? Enfin, ça n'est ni oui, ni non, ajouta-t-elle, mais...

— Si, si, reste avec moi, interrompit la blondine. Viens, nous allons danser... As-tu faim?

Elle revint vers Mariette les mains pleines de gâteaux qu'elle lui fit manger de force.

— Pardon, madame, dit Mariette, nous vous dérangeons trop longtemps.

Et puis, présentant une pièce de cinq francs à la boulangère :

— Ayez l'obligeance de me dire ce dont je vous suis redevable.

— De rien, mademoiselle, répondit la boulangère en refusant l'argent que lui présentait Mariette. Si vous n'êtes pas pressés d'aller vous reposer, attendez encore quelques instants; mon mari va rentrer pour dîner, et s'il n'a pas arrêté un porteur de pain, il s'arrangera avec votre père; moi, je vous prends, vous, pour la vente et garder ma petite.

— Comment t'appelles-tu? demanda l'enfant. Moi, je m'appelle Julia.

Et la mignonne petite providence sauta au cou de son amie de la dernière heure.

— Mariette.

— Mademoiselle Mariette, j'y pense, dit très-cordialement la boulangère. J'ai au sixième une petite chambre et un cabinet noir, où vous pourrez coucher ce soir, vous et votre père, en attendant que vous ayez trouvé ce qu'il vous faut.

Mariette eut un élan d'indescriptible reconnaissance, mais elle le comprima, et dit simplement à la boulangère :

— Merci, madame, et merci de tout cœur; votre obligeance nous épargne un grand embarras.

— Tu vas donc rester chez nous? interrompit Julia, ah! tant mieux!

— Oui, mignonne...

Et puis, en s'adressant à la boulangère :

— Encore faut-il, madame, que vous sachiez le nom de vos obligés. Mon père s'appelle Georges Bastien. Il était marchand colporteur; il m'avait mise dans une petite pension, où plus tard j'ai remplacé une sous-maîtresse.

L'exquise distinction de Mariette fit accepter comme article de foi tout ce qu'elle dit à la boulangère.

— Durand est bien longtemps à revenir, répliqua-t-elle; voulez-vous faire attention à Julia et aux clients, je vais donner un coup d'œil au dîner.

Restée seule, Mariette s'approcha de son père qui regardait sur le boulevard les passants, et elle lui dit tout bas et vite :

— Vous vous appelez Georges Bastien, marchand colporteur.

— Mais mon oncle est mort.

— N'importe; c'est votre nom, c'est votre profession, il le faut : dites comme moi.

Mme Durand retrouva Mariette et Julia jouant au *bébé*, la petite fille de plus en plus charmée des bonnes grâces de sa nouvelle amie.

— Ne la gâtez pas trop, dit la boulangère : son père et moi faisons déjà trop ce qu'elle veut; ça finirait par la rendre méchante.

— Qui dit ça? demanda le boulanger en embrassant Julia.

Il était entré sans crier gare, et de joyeuse humeur il dit à sa femme :

— Quoi de nouveau depuis ce matin?

— Une demoiselle de comptoir et un homme de peine, si tu le veux, répondit Mme Durand.

— L'homme de peine est-il fort? la demoiselle de comptoir est-elle avenante?

— Dame! la voilà, juge par toi-même, répliqua la boulangère en présentant Mariette.

Elle lui plut sans doute, car il lui demanda en riant :

— Combien voulez-vous gagner?

— Ce que Mme Durand jugera convenable de me payer, répondit en rougissant Mariette.

— Eh bien! c'est bon... Et l'homme de peine ou est-il?

— Il était là devant la porte, répliqua Mme Durand.

— Saperlotte! si c'est celui que j'ai vu, il n'est pas avenant! dit franchement le boulanger.

— C'est mon père, monsieur, repartit, les yeux pleins de larmes, la pauvre Mariette, qui suppliait par ses yeux d'azur.

Elle se voyait déjà au dépourvu d'un gîte sûr.

— Eh bien! on verra, reprit le boulanger... Il est peut-être meilleur que son air .. Dis donc, la bourgeoise, j'ai faim.

— Tout de suite tu vas dîner; le temps de mettre le couvert, et ce sera prêt. Mademoiselle Mariette, cherchez donc votre père...

— J'y vais avec toi, dit Julia en s'accrochant au bras de sa nouvelle amie.

(*A suivre.*) I. ALLIN.

ORIGINE DE LA MODE

M. Latour Saint-Ybars, l'éminent écrivain, a bien voulu nous prêter le concours de sa plume et quitter un instant les graves études auxquelles il a voué son talent, pour consacrer quelques pages à la question — futile aux yeux de quelques-uns — des modes et de la toilette. Les aperçus qui suivent, sur l'origine de la mode, ont été écrits spécialement pour nos lectrices.

M. DE S

Les questions les plus futiles en apparence ont souvent leur côté sérieux et par contre les plus importantes affaires nous présentent parfois un côté ridicule. En cherchant à découvrir le temps et le lieu où la mode est née, si on remontait au paradis terrestre, pour contempler nos premiers parents dans le costume que leur imposa la pudeur, cela prêterait à rire aux uns, et aux autres cela donnerait à penser.

Nous voyons d'abord dans le monde ancien les nationalités et les races affirmer leur originalité par une façon particulière de se vêtir, et le costume accuser le caractère. Dans chaque cité la puissance de la tradition, le respect des aïeux, et l'immobilité des croyances donnent aux mœurs une fixité qu'on retrouve dans les vêtements. On ne connaissait pas alors cette facilité railleuse que nous avons dans le mépris, pour nous moquer des perruques de nos grands pères, de leurs croyances, de leurs vertus. Héros des croisés ou des républiques, du moyen âge ou des monarchies, rien ne nous enthousiasme plus, et gauchement placés entre le passé que nous oublions, et l'avenir que nous craignons d'entrevoir, nous n'avons de regards et d'admiration que pour nous, notre laideur même et nos vices ont pour nous un agréable aspect.

Les anciens, nos maîtres, reçurent et consacrèrent par un respect religieux tout ce que les fondateurs de leur civilisation avaient institué de lois, de mœurs et d'usages, et c'est parce qu'ils honoraient les ancêtres qu'ils purent avoir des neveux. Cette constance dans les plus petites choses de la vie privée est admirable chez les Grecs et chez les Romains de la république, restés fidèles au costume national. Les peuples établis dans les zones torrides ou glacées n'ont pas de mérite à ne rien changer à leur manière de se vêtir : le climat l'impose et les variations de la mode ne sont pas de saison chez eux.

C'est donc dans les zones tempérées que cette capricieuse a dû naître ; mais ce ne fut pas en Grèce. L'esprit exclusif des Grecs et leur incontestable supériorité en toute chose ne leur permettaient ni de subir en rien l'exemple des barbares, ni de rien modifier dans leurs usages consacrés par la religion. Du jour où les Hellènes se furent constitués dans leur indépendance, la civilisation grecque fut une expansion incessante, un rayonnement soutenu sur le monde, tributaire intellectuel de cette race privilégiée qui n'acceptait rien de personne.

Alexandre, au comble de la gloire, tua Clitus de sa main, fit mettre à la torture Philotas et poignarder Parménion. Il put condamner au dernier supplice le philosophe Callistène qui refusait de le saluer à l'orientale en se prosternant devant lui, et ses soldats restèrent indifférents à ces crimes; mais quand il abandonna la courte tunique des Grecs pour la longue robe et la tiare droite des Perses, les Macédoniens scandalisés firent entendre des murmures. Ils pensaient qu'abandonner le costume national illustré par tant de succès en tout genre, c'était faire insulte au passé et en quelque sorte renier la patrie.

Les Romains, plus clairvoyants, n'adoptèrent pas ce système d'exclusion : leur cité, de tout temps accessible à l'esclave et à l'étranger, se forma d'annexions, de conquêtes, d'imitations et d'emprunts qui, néanmoins, n'altéraient en rien la gravité romaine. Déjà, sous la république, les légions victorieuses de la Grèce ou des Gaules, de l'Afrique ou de l'Asie, rentraient à Rome pour étaler dans leurs triomphes les trésors, le luxe et la civilisation des vaincus. Paré de ces dépouilles, le Romain était comme vêtu de sa gloire, et le costume des nations soumises n'était pas plus difficile à porter que le nom d'Asiatique et d'Africain.

Vers la fin de la république, la toge, souvenir importun des vertus et des mœurs primitives, fut remplacée par des vêtements que des victoires récentes mettaient en vogue. Les césars qui, selon l'expression de Tacite, firent succéder aux proscriptions comme une image de la république, provoquèrent un retour aux idées morales de la société romaine en associant la démocratie à l'empire ; mais ce mouvement intellectuel, au lieu de passionner le peuple, le laissa presque indifférent, sans émouvoir les patriciens et les lettrés. A partir de ce moment, tout ce qui avait fait pendant des siècles la force et la gloire de Rome, mœurs, coutumes et langage, fut comme submergé par l'envahissement des races et des civilisations diverses concentrées autour des césars.

Juvénal affirme que, de son temps, le costume national avait complètement disparu, et que le Romain de l'aristocratie ou du peuple ne prenait la toge que le jour de ses funérailles.

L'avénement à l'empire et l'élévation des Flaviens imposés à Rome par les provinces vinrent encore affaiblir l'influence du peuple-roi. Pendant leurs longues stations, aux bords de l'Euphrate ou du Rhin, les légions romaines adoptaient les mœurs et les costumes des barbares. Cécina, un des généraux de Vitellius, traversa l'Italie à la tête de ses cohortes, couvert du sagum rayé et les jambes enfoncées dans les braies germaines, tandis qu'à ses côtés sa femme montait en amazone un cheval superbe couvert d'une housse de pourpre. On se souvenait encore alors d'avoir vu, pendant les fêtes données par Narcisse pour l'écoulement du lac Fucin, Agrippine, épouse de Claude, en costume militaire, la taille serrée dans un corsage d'or. Elle affectait de prouver ainsi qu'elle savait prendre à Rome autant d'importance que les hommes du Nord en donnaient à leurs femmes, peut-être pour flatter les soldats de sa garde germaine.

Longtemps après, quand on vit quatre prétendants se disputer la succession de Pertinax, quand le manteau impérial passa d'Eliogabale l'Asiatique, à Macrin le Maure, et de Macrin à Maxime le Thrace, la confusion et la variété des costumes fut le résultat nécessaire de tous ces changements. Les nationalités étaient éparses et mêlées dans l'empire, autant que les conditions et les rangs dans la cité. Là, selon l'expression du poëte, le peuple et les sénateurs offraient le même aspect.

Chacun suivit alors son caprice, et la mode naquit. L'origine de ce mouvement est très-heureusement indiquée dans le *Caligula* d'Alexandre Dumas, où l'un des personnages explique pourquoi il a choisi le costume des Orientaux.

Quoique Romain, je porte
Le costume Persan, pour la raison, mon cher,
Qu'il est plus élégant et tient plus chaud l'hiver.

A l'écroulement de l'empire romain, succéda l'invasion des barbares, déluge universel bientôt suivi par le chaos du moyen âge, où, sous les apparences du désordre, une vie nouvelle agitait puissamment l'humanité. La lumière et l'ombre, le bien et le mal, la liberté et la tyrannie se livrèrent alors un combat à outrance. Cette confusion étrange dans les idées, les sentiments, ainsi que dans les faits, nous le voyons reproduit dans les vêtements avec des variétés de formes et de couleurs qu'il serait difficile d'indiquer, et des modifications qu'il serait trop long de suivre à travers les siècles.

De tout ce qui précède, on peut conclure avec assez de vraisemblance que l'origine de la mode remonte aux Romains, et que, par une singularité bien étrange, cette frivolité naquit, contre toute prévision, chez le peuple grave par excellence; mais ce ne fut pas seulement le costume qui subit les variations produites par l'amour de la nouveauté ; les usages, les mœurs et la croyance même restèrent dans l'incertitude et flottèrent longtemps au hasard des caprices. Les vices mêmes et les plaisirs en furent altérés.

Parmi les peuples de race latine qui trouvèrent dans l'héritage de Rome cet amour des changements, nous pouvons nous placer en première ligne.

C'est chez nous que, de siècle en siècle, la mode, ce Protée qui prend toutes les formes, est passée successivement par toutes les métamorphoses de l'élégance, du caprice et de l'excentricité, promenant ses variations du ridicule au bon goût, charmante ou grotesque, selon le temps, mais toujours tyrannique. Il serait trop long et peut-être trop humiliant de déduire les raisons de cet amour effréné du changement. Ceci nous entraînerait dans des considérations morales trop éloignées de notre sujet. Terminons avec plus d'à-propos en indiquant, s'il en est temps, les côtés acceptables de la mode.

C'est elle, en effet, qui rajeunit sans cesse la beauté de la femme et qui donne un libre essor à l'art de plaire. Elle élargit le champ de la coquetterie, rompt la monotonie des formes convenues et met en relief les ressources inépuisables de la séduction ; l'étrangeté soudaine de ses inventions, souvent heureuses, est le fard de la décadence qui trompe les regards et cache les rides de la vieillesse. Elle sait rendre la laideur supportable, piquante même, et varier la monotonie de certaines beautés ; du moins est-elle un moyen d'attirer les regards. L'homme de goût hésite parfois à la suivre, mais l'indolence trouve en elle son repos, la nullité son mérite, et l'excentricité la gloire de se distinguer en l'exagérant.

On se ferait plus aisément à son empire et à son caprice, si le tailleur et la modiste n'en avaient pas seuls le profit et l'honneur, et l'on regrette que l'industrie soit la muse de ses inspirations. Encore un aperçu dans lequel il ne faut pas s'engager. Revenons aux souvenirs du passé, et, par respect pour le milieu vénérable qui a vu naître la mode, mettons ses fanfreluches et ses colifichets sous le patronage de la majesté romaine.

LATOUR SAINT-YBARS.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Le Floral, composé chimique en poudre, pour l'alimentation des plantes d'ornement, de serre et de potager, se vend toujours à l'*Agence centrale des Agriculteurs de France*, 38, *rue Notre-Dame-des-Victoires* (place de la Bourse) et non pas 40, rue Notre-Dame-des-Victoires, comme nous l'avons indiqué dans notre numéro du 20 juin dernier.

Pour rester jeune, belle, avec un teint de lis et de roses, il faut faire usage de la *Veloutine Viard*, que l'on peut se procurer place du Palais-Royal, 2.

Prenez la houpette, saupoudrez légèrement votre visage, consultez votre miroir, et la réponse sera plus convaincante que tous les éloges que nous pourrions faire !

La *Veloutine Viard* est la poudre la plus fine, la plus adhérente, la plus invisible ; blanche, rosée ou couleur bistre, elle convient également à tous les teints, dont elle augmente l'éclat et la fraîcheur, sans en dénaturer le caractère.

C'est plus qu'une poudre de riz, c'est presque un fard sans les inconvénients de ceux-ci; elle possède, au contraire, les qualités toniques et rafraîchissantes qui conservent la pureté et la transparence de l'épiderme.

Après les femmes du monde, voici nos premières artistes des grands théâtres qui, reconnaissantes des prodigieux effets de la *Veloutine Viard*, la prônent avec un ensemble qui prouve combien elles en sont satisfaites.

Pour achats de *Mouchoirs de batiste et de Toiles et Batistes pour costumes*, s'adresser à la maison Fénelon-Caplier de Cambrai.

CHOCOLATS. — COMPAGNIE COLONIALE. Ce qui fait la supériorité des produits de la Compagnie Coloniale, c'est que tous ses chocolats, préparés avec un soin particulier, sont exempts de tout mélange. Son but est de livrer aux consommateurs des produits hors ligne. — *Entrepôt général*, 132, *rue de Rivoli*.

LES MENUS DE LA SAISON

Juillet.

MENU D'UN DINER DE 15 A 18 PERSONNES

DEUX POTAGES

Potage Bagration.
Purée de pois verts garnie de pois verts.

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Quenelles de volaille à la Villeroy.

POISSON

Carpe à la Chambord.

RELEVÉ

Selle de mouton braisée jardinière.

DEUX ENTRÉES

Filets de lapereaux sautés aux truffes.
Ris de veau piqués aux pointes d'asperges vertes.

DEUX ROTS

Dindonneau rôti, cresson.
Terrine de foies gras.

QUATRE ENTREMETS

Haricots verts à l'anglaise.
Tomates farcies.
Mousse aux fraises.
Tartelettes d'abricots.
Glace. — Salade. — Dessert.

LE BARON BRISSE.

PETITE CORRESPONDANCE

Voir la Petite Correspondance à la troisième page de la couverture. — Pour consacrer une place plus importante à la partie littéraire du journal, nous croyons devoir transférer à la troisième page de notre couverture les correspondances et les réponses qui ne s'adressent généralement qu'à un nombre relatif de lectrices.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Quand aura-t-on, dans les deux hémisphères, mêmes poids, mesures et monnaies?

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.